

Présentation : Linguistique et représentation(s)

Linguistics and representation(s)

Bruno Maurer et Pierre-Yves Raccah



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1260>

DOI : 10.4000/praxematique.1260

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

Pagination : 3-11

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Bruno Maurer et Pierre-Yves Raccah, « Présentation : Linguistique et représentation(s) », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 31 | 1998, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1260> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1260>

Présentation

Le point de départ de ce numéro des *Cahiers de praxématique* est la part croissante que prend, dans le domaine de la sociolinguistique, la réflexion sur les représentations des situations linguistiques, recueillies au travers de questionnaires ou par l'enregistrement de discours épilinguistiques ; le terme de *représentation* y est de plus en plus utilisé, sans que son emploi donne lieu à une réflexion spécifique.

Les locuteurs, interrogés sur leur rapport aux langues, produisent des discours dans lesquels on trouve des *représentations* : mais de quelle nature sont-elles ? Sont-elles de nature cognitive ou de nature discursive ? Plus radicalement, sont-elles le reflet fidèle d'une organisation cognitive — mais, en ce cas, de quel sujet, attendu que la production des représentations met en jeu non pas un seul sujet cognitif mais au moins deux ? Ou n'ont-elles de pertinence que comme objets de discours interactivement construits ? On peut être tenté de répondre plutôt dans le sens de la deuxième hypothèse, mais cette position remet en question l'existence même d'un imaginaire linguistique ; elle remet aussi en question l'intuition — que nous avons tous — selon laquelle nous posséderions des faits de représentation *antérieurs* à leur mise en discours, à leur émergence. Faut-il alors concevoir une théorie des représentations qui articule un ordre relativement fossilisé, sédimentation de mises en discours précédentes, avec une représentation toujours rejouée au moment même de son expression et, de ce fait, en perpétuelle dynamique ?

Travailler sur la représentation intéresse le sociolinguiste dans la mesure où celui-ci en fait parfois son sujet d'étude ; mais cela concerne plus généralement la théorie linguistique dans la mesure où, plus largement, est posé le problème de l'activité de représentation en linguistique, de ses rapports avec ce qui apparaît superficiellement comme la *communication* d'un sens qui, en fait, n'est pas un *donné* mais un *construit*, ou plus exactement un *en-construction*.

On voit que le problème n'est pas simple. Or, au lieu de la réflexion critique qui devrait donc précéder tout emploi du terme de *représentation* en linguistique, prennent le plus souvent place des postulats implicites qui sont rarement remis en cause, ni même simplement interrogés. Mentionnons par exemple :

- la possibilité de remonter simplement de ce qui est dit, exprimé, à ce qui est pensé ;
- l'équivalence entre les niveaux linguistique et cognitif ;
- l'absence de problématisation, lors des analyses de discours, des conditions de production des représentations manifestées dans les discours épilinguistiques.

À un moment où la sociolinguistique apparaît plus que jamais comme une discipline des carrefours, il nous a semblé nécessaire de nous interroger sur la nature de l'emprunt de ce concept à la psychologie et sur son rendement.

L'objectif de ce numéro est donc d'amener des chercheurs se référant à des théories linguistiques différentes à se positionner sur les questions suivantes :

- utilisent-ils le concept de représentation ? Dans quelle acception ? Pour définir quelle réalité ?
- leur utilisation du concept de représentation renvoie-t-elle à un niveau cognitif ou est-elle simplement pertinente d'un point de vue linguistique, dans le sens de « mise en mots » ?
- comment articulent-ils le niveau cognitif et le niveau linguistique ?
- est-ce un point central de la théorie qu'ils développent ?
- pensent-ils que les linguistes ont raison d'employer ce mot ou qu'ils devraient lui en préférer un autre, moins chargé de sens du côté des sciences cognitives ?

Ces questions et, plus généralement, celle des rapports entre langue et représentation, sont d'autant plus cruciales pour le linguiste et le sociolinguiste qu'elles ne concernent pas seulement leurs objets d'étude, mais aussi leurs méthodes. L'étude de la production et de la construction du sens donne lieu à des productions textuelles visant elles-mêmes à la production de représentations concernant les faits de langue : il est important que le statut de ces représentations métalinguistiques soit éclairci.

Ainsi, dans la mesure où l'on admet que l'interprétation d'un énoncé, d'un discours, d'un texte consiste en la construction de représentations, on est amené à admettre que les textes produits par les linguistes ont, sinon pour but, du moins pour effet, que leurs lecteurs construisent des représentations des faits de langue. L'explication linguistique, comme toute explication scientifique, se décrit alors en termes de relations entre représentations. On comprend pourquoi la clarification mentionnée au paragraphe précédent, et à laquelle ce numéro se veut une contribution, est non seulement utile, mais même essentielle pour la linguistique, la psycholinguistique et la sociolinguistique.

Tenant compte de ces remarques, on est amené à considérer les faits eux-mêmes comme résultant d'une interprétation du monde, soumise aux mêmes contraintes que — ou tout au moins à des contraintes similaires à — celles que les sciences du langage étudient. Cette sémiotisation du monde, constitutive des démarches scientifiques, amène à tenir le plus grand compte de l'influence que les relations sociales ont dans la construction des faits scientifiques et, en particulier des faits de langue ; il s'agit en quelque sorte d'une *nécessité professionnelle* des linguistes...

L'article de B. Maurer essaie de faire le point sur les différentes acceptions possibles du concept de représentation qui s'offrent au linguiste afin de déterminer à quel niveau opérer dans l'analyse des productions épilinguistiques, préoccupation qui sous-tend également la communication de C. Canut. Ayant tout d'abord établi le fait que l'activité cognitive de représentation existe en dehors du langage, il montre que la communication des représentations nécessite souvent l'intervention du langage, conçu dans toute sa dimension interactive. Le

problème dès lors est celui du degré de pertinence des éléments de représentation repérés dans les discours : moyen d'accès direct aux structures cognitives, objets purement langagiers sans autre pertinence que strictement verbale, ou traces effectives de constructions langagière renvoyant à des opérations cognitives ? La première de ces options, à l'origine des études sur les « catégories naturelles » (E. Rosch), repose sur l'illusion d'une transparence du langage permettant un accès direct vers la dimension de la pensée ; la seconde conception renvoie à la théorie structurale du signe, qui évacue le référent de la sphère du linguistique et ne permet pas de penser l'activité de référence, au fondement de la représentation : cette critique du rapport au référent est le point central de la contribution de P. Laurendeau. Le troisième point de vue est abordé à partir des points communs entre les activités de représentation et de communication : pour plusieurs linguistes, dont G. Vignaux ou J.-B. Grize, les deux se trouvent être étroitement liées, en ce sens que l'on représente toujours pour quelqu'un. De là une hypothèse formulée à la suite de la conception praxématique de l'activité linguistique par B. Maurer, le fait que la mise en mots, la suite de signes linguistiques n'est pas que représentation d'objets mais aussi de manière fondamentale représentation de la praxis du sujet, de son rapport à l'objet et de son rapport à l'autre avec lequel il communique. La dimension dialogique est placée au cœur de l'analyse des représentations, ce qui doit conduire le chercheur à une grande prudence : à partir des discours d'un sujet, on ne remonte pas à sa subjectivité, à « ses » représentations » mais on atteint toujours une intersubjectivité, des représentations qui sont le fruit d'ajustements. Suit une réflexion qui vise à poursuivre les recherches sur le praxème à partir d'une conception moins strictement cognitive de l'activité de représentation, à partir de ce que F. Varela nomme *l'énaction*.

La contribution de Jeanne-Marie Barbéris, s'appuyant sur la notion de *représentation sociale*, en ce qu'elle a de *discursif*, étudie, en s'appuyant sur l'analyse d'un corpus oral d'interventions sollicitées, les relations entre

- représentations de l'espace, dans leur dimension cognitive,
- systèmes axiologiques,

— conflits d'actualisation dans une langue (le français) qui n'est pas la langue maternelle du sujet et

— conflits culturels reliés aux questions linguistiques et spatiales.

S'appuyant sur les outils de la praxématique, au moyen desquels elle analyse l'usage du mot *impasse*, Jeanne-Marie Barbéris propose de concevoir la représentation linguistique comme actualisation de virtualités de sens offertes par la langue. Il s'agit alors d'un processus à l'œuvre nourri par le substrat idéologique que les praxis sociales (et notamment langagières) rendent présent dans la mémoire du sujet.

La contribution de Cécile Canut part d'une notion liée à celle de représentation, due en grande partie à Anne-Marie Houdebine, celle d'imaginaire linguistique. La problématique est claire, qui essaie de concilier deux options théoriques en opposition apparente. D'un côté donc l'idée qu'existe en chaque locuteur un ensemble de représentations, d'images, de croyances qui conditionnent son rapport à sa propre langue et à celle des autres : cet ensemble constituerait un imaginaire linguistique relativement stable chez les individus que le chercheur peut tenter de cerner à partir des discours — plus exactement des productions — épilinguistiques ; il s'agit de remonter de relevés lexicaux jusqu'aux conceptions du sujet, qui peuvent être analysées en termes de normes subjectives et/ou de normes objectives. Face à ce courant, une autre conception, que l'on caractérisera rapidement comme relevant de la production de sens et qui est représenté dans cet article par les références aux travaux de Jacqueline Authier-Revuz ou de Boutet, Gauthier et Saint-Pierre, préfère approcher la représentation en tant que production plutôt qu'en tant que produit, processus interactivement construit dans la communication plutôt que comme un en-soi. Se plaçant résolument dans ce deuxième courant, Cécile Canut pense qu'il faut faire porter l'accent, lors de l'analyse des productions épilinguistiques, sur les traces du travail d'ajustement qui s'y donnent à voir, en prenant en compte les dimensions interlocutive et interdiscursive plus que la recherche d'une vérité du sujet. Elle en arrive à la conclusion que la recherche d'un lien direct entre les discours et l'imaginaire linguistique est en quelque sorte vaine, que l'on ne peut tout au plus en saisir que des traces, qui sont représentation de l'écart entre les direns non-coïncidents des partenaires de l'échange. Ensuite, à partir d'un

corpus constitué d'interviews réalisées au Mali ou d'enquêtes faites en France, Cécile Canut revient sur la pertinence des concepts proposés à l'analyse par la théorie de l'imaginaire linguistique pour l'enrichir quelque peu : elle propose de classer les traces du travail d'ajustement repéré dans les productions épilinguistiques en fonction d'une attitude face à la langue des autres, allant de sa prise en compte (pôles constatatif et communicationnel) à son exclusion (pôles qualitatif et prescriptif).

Paul Laurendeau construit sa réflexion sur la représentation à partir des propositions de la théorie de l'énonciation développée par Antoine Culioli. Son article ne vise pas à constituer une synthèse sur la place du concept de représentation dans la réflexion culiolienne mais plutôt à conduire une réflexion originale sur cette question à partir des principaux concepts de cette théorie linguistique. L'article a une forte dimension épistémologique, la question de la représentation étant posée d'emblée comme centrale pour toute réflexion linguistique. Si Paul Laurendeau avance cela, c'est en raison du fait que la question de la représentation pose la question du réel, et donc du rapport au réel au travers du langage, d'ordinaire envisagé sous les espèces du référent, ou de la référence. Paul Laurendeau propose de dépasser la manière dont est envisagé le problème de la référence, dans le cadre des théories structuralistes. S'intéresser à la référence, c'est s'intéresser au rapport à des entités que l'on considère comme posées ou présupposées. Cette manière de concevoir le rapport au réel peut donner des résultats relativement satisfaisants quand il s'agit de pointer des objets du réel physique, mais cela devient plus problématique pour la désignation de réalités psychiques. Et même dans le cas d'objets « mondains », la référence ne va pas de soi, ce qui est démontré au travers d'une comparaison entre les modes français et anglais d'appréhender cette notion qui trouve à s'exprimer en français en *chevalier* et en anglais en *knight* : là où le français perçoit avant tout la posture équestre, le rapport à l'animal, l'anglais met en avant la métaphore du lien vassalique. Le travail de représentation qui est à l'œuvre suppose non une théorie fixiste de la référence mais bien plutôt un ensemble d'opérations référentielles : il convient de passer d'une théorie de la référence à une théorie de la référenciation. Nous remarquerons avec Paul Laurendeau que ces opérations référentielles sont liées à une praxis socioculturelle, qu'elles trou-

vent leur point d'ancrage dans l'activité humaine. Enfin, rappelant qu'il faut différencier notion et désignation, entre lesquelles il y a toujours du « jeu », du « mou », l'auteur montre que l'opération de référenciation se réalise à travers le travail prédicatif à partir de cette inadéquation et du choix possible entre plusieurs occurrences de la notion. Il y a là un point de rapprochement important avec la contribution de Cécile Canut qui mettait fortement en avant, mais sur un autre plan, une activité d'ajustement, entre des dire non-coïncidents cette fois.

Jean-Blaise Grize aborde la question des représentations sociales du point de vue de l'observation des processus de la pensée, conçus non comme règles normatives, mais comme mouvements empiriques. La *logique naturelle*, dont il esquisse les principales caractéristiques en alliant un point de vue sémiotique à un intérêt marqué pour une pertinence génétique, lui permet de théoriser une distinction essentielle entre *objet du signe* et *réfèrent*, distinction qui lui donne les moyens de différencier les systèmes ouverts que constituent les langues des systèmes fermés que sont les langages. Jean-Blaise Grize examine ensuite le rôle de deux concepts dans les rapports entre représentations sociales et représentations mentales : celui de *préconstruit culturel* et celui de *notion primitive*. Le premier permet de sélectionner, parmi l'ensemble des représentations sociales, une 'zone' correspondant à celles des représentations sociales qui sont mobilisées pour une action spécifique ; le second correspond à une spécification du premier pour ce qui concerne un certain type d'action : la production d'un discours. L'auteur examine enfin les rapports entre ces deux notions et celle de *schématisation*, qu'il utilise à propos de la sémiologie discursive.

L'article de Lorenza Mondada retrace la construction des concepts de *représentation* issus de deux traditions très différentes, mais dont l'auteur montrera qu'on peut les considérer comme complémentaires : celle des sciences sociales et celle de la psychologie cognitive classique. Elle en montre les présupposés communs et les divergences. En s'appuyant sur des analyses d'un corpus d'enquêtes, elle tente une intégration des deux points de vue dans laquelle le caractère social des représentations cognitives individuelles apparaît lors de l'analyse des interactions, en situation et dans le cadre d'activités en cours. C'est la structuration des activités en cours qui déterminerait principalement

l'émergence de ces représentations plutôt qu'une présence stable dans la mémoire des locuteurs. Cette conclusion est étayée, notamment, par l'étude des aspects auto-descriptifs des conversations, lesquelles contiennent, le plus souvent, des commentaires évaluatifs sur la conversation elle-même.

La contribution de Bernard Laks présente une double dimension : dans les trois premières sections, l'auteur nous livre un historique détaillé et approfondi de l'articulation entre linguistique et sciences de la cognition. Au cours de cette analyse, Bernard Laks montre la proximité, souvent oubliée, entre le point de vue structuraliste et ce qu'il est habituel d'appeler le tournant cognitif. Un outil essentiel de cette analyse est le rapport entre la notion de *locuteur idéal* et celle de *communauté linguistique*, le premier pouvant être considéré comme un produit du second. La différenciation entre le courant chomskyien et son arrière-fond structuraliste n'apparaît qu'entre 1965 et 1970 ; ce qui est remarquable pour la thématique qui nous intéresse, c'est que cette différenciation apparaît à propos des rapports entre les représentations mentales que l'on postule pour les locuteurs et les représentations linguistiques, construites par les linguistes : la grammaire transformationnelle, en revendiquant un statut systématiquement ambigu des modélisations grammaticales l'amène à postuler un réalisme de la modélisation linguistique, qui constitue une première étape vers la *naturalisation* des structures mentales. C'est sur ce point, qui constitue la base essentielle du paradigme fodorien, que les deux paradigmes s'opposent.

La deuxième partie de la contribution de Bernard Laks consiste en la présentation d'un paradigme alternatif au symbolisme modulariste qu'il a présenté dans sa première partie. Ce paradigme alternatif, l'auteur le considère comme assimilable au connexionnisme subsymbolique, dont il fait remonter les fondements aux travaux de McCulloch et Pitts de 1943. Après une présentation des techniques élémentaires sur lesquelles repose le connexionnisme, l'auteur insiste sur le caractère physicaliste du paradigme connexionniste, qu'il oppose au mentalisme du paradigme fodorien. L'approche des représentations mentales qui est, selon l'auteur, caractéristique du paradigme connexionniste, lui permet de proposer un *néostructuralisme* dans lequel les structures des systèmes dynamiques qui permettent de rendre compte des mécanismes

neuromimétiques d'où émergent les représentations se substituent aux structures logico-syntaxiques du paradigme mentaliste.

De la lecture de ces différents points de vue sur l'utilisation du concept de *représentation* dans plusieurs approches linguistiques contemporaines se dégage une idée forte, nous semble-t-il : celle qui consiste à concevoir la représentation comme processus — le terme revient dans tous les articles — plutôt que comme produit. C'est cette idée que l'on retrouve sous des expressions diverses, envisagée sous l'angle de la praxis du sujet et de la production de sens, de l'importance de l'interaction dans la construction de la représentation, ou du passage d'un cadre de pensée fixiste de la référence à celui d'opérations référentielles. C'est assurément cette manière d'aborder la représentation qui fonde la spécificité de l'approche linguistique par rapport à celle des autres sciences humaines.

Bruno MAURER,
Pierre-Yves RACCAH